Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 45

Artikel: Hector Berlioz, à Genève, en 1865 [suite]
Autor: Kling, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029761

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Richard Wagner, vivant à Zurich en exilé, avait dirigé quelques concerts symphoniques et obtenu des résultats admirables avec un orchestre composé d'éléments artistiques pourtant fort différents.

Cet orchestre appartint au théâtre jusqu'en 1862. C'était un orchestre d'occasion, formé pour la saison et renforcé par quelques amateurs, qui jouait au Casino et au Théâtre dans les concerts d'abonnement de la *Société générale de Musique*, ordinairement sous la direction du directeur du théâtre. A cette époque, quand tout allait bien, l'orchestre comptait six premiers violons, six seconds violons, quatre alto, deux *celli*, deux contre-basses et les instruments à vent les plus indispensables. Aussitôt que Richard Wagner eut renoncé à son poste de directeur de ces concerts, l'orchestre retomba peu à peu dans l'ancien état de choses. On y fit de la musique très médiocre. C'est en 1862, que la Société de l'orchestre fut fondée. L'orchestre, jadis occasionnel, devint stable, et le Théâtre aussi bien que la Société générale de Musique s'engagea à ne faire jouer aucun autre orchestre que celui-ci, devenu régulier. Le directeur du Théâtre et de l' Orchestre était le maître de chapelle Fichtelberger. C'est alors, qu'en 1863, Hegar vint à Zurich en qualité de *Concertmeister* et de directeur des chœurs au Théâtre. Fichtelberger était un musicien très routinier qui dirigeait à la fois avec indifférence et avec rudesse. Il arriva un jour que Fichtelberger, lors d'une représentation de *Dinorat*, en voulant adresser une communication au public, tomba en faisant sa révérence et se fit une entorse. Hegar fut forcé de diriger l'opéra jusqu'à la fin. Le jour suivant, il dut diriger encore un concert d'abonnement. Le jeune artiste fit aussitôt la conquête de tous les cœurs, ceux des exécutants et ceux du public, et fut nommé en 1865 directeur des concerts d'abonnement. De 1867 à 1868 il fut aussi chef d'orchestre au théâtre d'opéra.

Hegar participa aussi à des exécutions de *musique de chambre*. Pendant les années qui précèdèrent l'arrivée de Hegar, il y avait un quatuor composé de Meisterhagen, J. Eschmann, Bauer et Schleich. Bien que ce quatuor ne fût point mauvais, il n'avait pas encore osé attaquer les œuvres modernes, ni même les derniers quatuors d'opéra de Beethoven, à l'exception seulement du quatuor en *do dieze mineur* exécuté sous la direction de Richard Wagner, et souvent répété depuis. Nous verrons plus loin que là aussi l'influence de Hegar se fit aussitôt sentir.

Si donc nous considérons, en résumé, les circonstances musicales avant l'arrivée de Hegar, nous arrivons à la conclusion qu'il était temps qu'un homme de valeur vînt occuper la scène; et cet homme, à qui la ville de Zurich doit la réorganisation complète de sa vie musicale et son développement jusqu'au degré le plus élevé de prospérité, cet homme, c'est *Frédéric Hegar*.

V. Andreæ.

(A suivre.)

Hector Berlioz, à Genève, en 1865.

Conférence publique, donnée à l'Aula de l'Université de Genève, le 9 novembre 1909, par H. Kling, Professeur au Conservatoire.

(Suite)

Ayant pris plusieurs fois part au concours pour le prix de Rome, Berlioz obtint en 1828 le 2me prix, et deux années après, en 1830, il remporta le 1er prix à l'unanimité. Entre temps, il s'était fait avantageusement connaître au public musical parisien par diverses compositions, parmi lesquelles l'ouverture des *Francs-Juges* et les huit scènes de *Faust*. Au sujet de cette dernière œuvre, il écrivit à son ami Humbert Ferrand (*), en date du 15 Juin 1829, ces mots : « Je serais enchanté d'être annoncé dans le *Journal de Genève*, si vous pouvez l'obtenir. Je vous prie de ne pas vous laisser entraîner par votre amitié en parlant de mon ouvrage *Faust :* rien ne paraît plus étrange aux lecteurs froids, que

(*) Hector Berlioz. Lettres intimes. (No XV.) Paris, Calmann-Lévy.

cet enthousiasme qu'ils ne conçoivent pas. Je ne sais que vous dire pour le sommaire d'articles que vous me demandez; voyez celui de la *Revue Musicale,* et parlez de chaque morceau en particulier; ou si cela ne convient pas au cadre du journal, appuyez davantage sur le premier Chœur, le Concert des Sylphes, le Roi de Thulé et la Sérénade, et surtout sur le double orchestre du concert, dont la *Revue* n'a pas fait mention, quelques considérations sur le style mélodique et les innovations que vous aurez le mieux senties. »

Hélas, cet article de Humbert Ferrand n'a jamais paru dans le *Journal de Genève:* le nom de Berlioz ne figura dans aucun numéro de l'année 1829, que j'ai consciencieusement parcourue. On ne peut que déplorer cette lacune regrettable.

Vers le commencement de l'année 1831, Hector Berlioz se rendit à Rome, pour faire son séjour règlementaire à l'Académie de France, dont Horace Vernet était alors directeur.

Je lui laisse encore une fois la parole : « *L'Ave Maria* venait de sonner quand je descendis de voiture à la porte de l'Académie; cette heure était celle du dîner, je m'empressai de me faire conduire au réfectoire, où l'on venait de m'apprendre que tous mes nouveaux camarades étaient réunis.... A peine eus-je mis le pied dans la vaste salle où siégaient bruyamment autour d'une table bien garnie une vingtaine de convives, qu'un hourra à faire tomber les vitres, s'il y en avait eu, s'éleva à mon aspect.

« — Oh! Berlioz! Berlioz! Oh! cette tête! Oh! ces cheveux! Oh! ce nez! Dis donc, Salay, il t'enfonce joliment pour le nez? — Et toi, il te *recale* fièrement pour les cheveux! — Mille dieux! quel toupet! — Eh! Berlioz! tu ne me reconnais pas? Te rappelles-tu la séance de l'Institut, tes sacrées timbales qui ne sont pas parties pour *l'incendie de Sardanapale?* Etait-il furieux! Mais, ma foi, il y avait de quoi! Voyons donc, tu ne me reconnais pas? — Je vous reconnais bien, mais votre nom.... — Ah, tiens! il me dit *vous*.... Tu te *manières,* mon vieux; on se tutoie tout de suite ici. — Eh bien! Comment t'appelles-tu? — Il s'appelle Signol! — Mieux que ça, Rossignol. — Mauvais calembour! — Absurde. — Laissez-le donc s'assoir! — Qui? le calembour? — Non Berlioz. — Ohé! Fleury apportez-nous du punch et du fameux; ça vaudra mieux que les bêtises de cet autre qui veut faire le malin. — Eh! Montfort (*) voilà ton collègue! — Eh! Berlioz voilà *ton fort!* — C'est *mon fort!* — C'est *son fort!* — C'est *notre fort!* — Embrassez-vous. — Embrassons-nous. — Ils ne s'embrasseront pas! — Ils s'embrasseront! Ils ne s'embrasseront pas! — Si! — Non! — Ah ça, mais pendant qu'ils crient, tu manges tout le macaroni, toi! aurais-tu la bonté de m'en laisser un peu. — Eh bien! embrassons-nous tous et que ça finisse? — Non, que ça commence! voilà le punch! ne bois pas ton vin. — Non, plus de vin! — A bas le vin! — Cassons les bouteilles, gare Fleury! — Pinck, panck! Messieurs, ne cassez pas les verres au moins, il en faut pour le punch! je ne pense pas que vous vouliez le boire dans de petits verres. — Ah! les petits verres! fi donc! Pas mal, Fleury! ce n'est pas maladroit! sans ça tout y passait. »

Sitôt après le repas, visite officielle au directeur Horace Vernet, et première station au café Greco, où se réunissaient tous les artistes étrangers; puis le lendemain, Montfort, qui l'avait devancé de deux mois, le mettait en rapport avec un jeune compositeur du nom de Mendelssohn qui voyageait pour son plaisir; et les trois musiciens furent bientôt inséparables. Berlioz, dans une grande lettre écrite à ses amis à Paris se louait beaucoup d'avoir rencontré là-bas Mendelssohn: « C'est un garçon admirable, son talent d'exécution est aussi grand que son génie musical, et vraiment c'est beaucoup dire. Tout ce que j'ai entendu de lui m'a ravi; je crois fermement que c'est une des capacités musicales les plus hautes de l'époque. C'est lui qui a été mon cicérone;

(*) Compositeur lauréat de l'Institut qui avai procédé Berlioz à Rome.

tous les matins, j'allais le trouver ; il me jouait une sonate de Beethoven, nous chantions *Armide* de Gluck, puis il me conduisait voir toutes les fameuses ruines qui me frappaient je l'avoue, très peu.

(A suivre.)

Théâtre de Berne.

Le théâtre communal de Berne est un fait accompli ; à force de loteries, bazars, etc., l'on est arrivé à l'achever et à l'inaugurer le 25 septembre dernier. — Le bâtiment est très beau, la salle un vrai bijou, et l'on n'a rien épargné pour apporter à la construction de la scène tout ce qu'il y a de plus moderne en fait de machinerie, etc.

Voyons la troupe. — Lors des engagements des artistes, au début de la saison, le comité du théâtre savait évidemment que l'opéra obtiendrait un grand succès et que « salle comble » ne serait pas une rareté ; les abonnements pris d'avance l'indiquaient ; aussi s'attendait-on à une troupe de premier ordre, que le public était en droit de réclamer, après avoir tant donné. Le programme de la saison et surtout la distribution des rôles n'inspiraient pas grande confiance ; peut-être se trompait-on ?

Et voilà les premiers chanteurs et cantatrices (opéra et opérettes) : Mme Guszalewciz, première chanteuse dramatique, de Koburg ; Mlle Kivapil, chanteuse dramatique, de Berlin ; Mlle Schell, chanteuse légère, de Sonderhausen ; Mlle Hesse, soubrette, de Reichenberg ; Mlle Radkiewicz, alto, d'Olmütz ; M. Merkel, premier ténor, de Wurzbourg ; M. Weber, tenor lyrique, de Danzig ; M. Litzelmann, premier baryton, de Stettin ; M. Roesling, première basse, de Wurzbourg.

Tannhäuser, comme première, était une bonne idée. Satisfaction générale, enthousiasme. Enfin nous avons à Berne ce que nous désirions depuis si longtemps : un beau théâtre, et une bonne troupe, qui, à la suite des représentations, deviendra meilleure encore ! Salles combles aussi pour les représentations du *Freischütz*, *Martha*, etc. etc., nous arrivons à *Fidelio* et au grand succès : *La Flûte enchantée*.

Dans *Fidelio*, notre première, Mme Guszalewicz, n'a pas brillé ; sa voix est rauque, elle n'a que par-ci par-là quelques bonnes notes ; son jeu est un peu embarrassé. — M. Merkel (Florestan) a paru bon ténor, nous en jugerons mieux dans *La Flûte enchantée*. M. Ræsling (Rocco) basse passable. M. Litzelmann (Pizarro) a une voix agréable et un jeu très libre. Mlle Hesse (Marcelline) s'en est assez bien tirée. — L'orchestre est entre bonnes mains : M. Wolf de Berlin. L'exécution de l'ouverture *Léonore N° III* entre les deux actes, a été splendide, c'est aussi ce qui a plu le mieux de cette soirée.

La Flûte enchantée, le grand succès du théâtre de Berne, nous a permis de juger plus justement les voix de nos artistes. M. Merkel (Tamino) voix médiocre, jeu... n'en parlons pas. M. Litzelmann (Papageno) était très bon ; c'est évidemment le meilleur artiste de la troupe ; sa voix est agréable et son jeu gracieux et dégagé. Mlle Schell (Reine de la nuit) ne possède pas une voix très forte, les notes détachées sont toujours justes, jusqu'au célèbre *fa* suraigu, mais les passages rapides sont souvent effacés ; son jeu laisse beaucoup à désirer. Mlle Kivapil (Pamina) a une voix douce, mais d'une intonation incertaine ; elle soutient avec un entrain remarquable, un *la* aigu, juste à un quart de ton près. Mlle Hesse a fait une excellente Papagena. M. Rœsling (Sarastro) a fait preuve d'une voix de baryton un peu étendue dans le bas, mais, pas question de basse ; manque absolu de puissance et de soutenu, ces beaux airs de *Sarastro* ont été saccagés d'une façon déplorable. Nous retrouvons dans le trio des fées Mmes Guszalewicz, Hamburger et Radkiewicz ; dans ce rôle Mme Guszalewicz s'est montrée bien supérieure à ce qu'elle avait été dans *Fidelio*.

Les chœurs ne sont ni beaux ni bons, c'est une coutume du théâtre. — Les décors sont superbes et les changements à vue sont magiques ; c'est évidemment le principal élément de succès de notre théâtre.